

Wushu, Sport ou danse chamanique ?



Photo: Diane Prrard

D'hier à aujourd'hui, l'approche du Wushu a profondément évolué. Un retour aux sources de la discipline nous fait retrouver la mémoire oubliée d'un univers porteur de sens, et d'une pratique en communion avec l'esprit des animaux. par Jérôme Ravenet

S'interroger sur les rapports du Wushu avec le Chamanisme peut faire sourire. Sous l'influence de l'Occident, la Chine a d'abord créé deux instituts destinés à faire du Wushu une sorte de gymnastique: la JingWu Tiyu Hui (Association sportive de la Quintessence Martiale, 1909) de Shanghai et la Zhongyang GuoShu Guan (Institut Central de l'Art National, 1927) de Nanjing avaient tenté de transmettre l'héritage d'une tradition qu'ils devaient malgré tout infléchir dans le sens d'une «éducation physique»: positions basses, stylisation marquée des postures, vitesse, force... Une nouvelle idée de l'efficacité est née avec ces instituts; une idée plus rationnelle, plus pragmatique, plus moderne, perpétuée aujourd'hui par les différentes fédérations sportives de Chine et d'ailleurs, et dont le nouveau style ChangQuan, créé en 1956 par la Guojia Ti Wei (Commission nationale du Sport) est la parfaite illustration. Sous l'influence et la forte propagation de ces styles modernes, la juxtaposition d'un terme anglais du 19e siècle, le mot «Sport», et du terme

Wushu nous semble aller de soi. Mais cette évidence est trompeuse. Le Wushu n'a pas toujours été un «sport».

Un univers de sens

Dans un petit manuel édité par les éditions QingHua (Pékin, 1982) pour la propagande du Wushu à l'étranger, l'auteur écrit: *Sous les dynasties Qin et Han, des arts martiaux, tels que le Jiaodi (où les adversaires luttaient avec des cornes de bêtes sur la tête), ont vu le jour. Pourquoi ces costumes étranges? N'était-ce pas encombrant, ou contre-performant? Mais l'auteur ajoute: Il y avait dans les drames, des danses à figures imposées, où l'on se servait d'armes variées, telles que sabres et halberdes, tout comme aujourd'hui on le fait dans les exercices de Wushu. Ainsi donc, le Wushu sous sa forme sportive est un Wushu expurgé de toute la dimension symbolique par laquelle, jadis, il tenait de la danse et du drame. Les sinologues d'ailleurs le savent: le caractère Wu qui signifie «martial» est un homonyme de Wu qui signifie «danse» et dont l'idéogramme fait référence aux gestes rituels du sorcier chamanique (les deux caractères se prononcent au troisième ton). Boxe*

Wu qui signifie «martial» est un homonyme de Wu qui signifie «danse».

du Singe, de l'Aigle, de la Mante Religieuse, etc.: les Chinois ont cherché dans l'imitation des animaux, qui caractérise la gestuelle des styles imitatifs, une autre idée de l'efficacité: ces mouvements ne valent pas simplement pour leur signification martiale (coups, projections, clés), mais aussi pour leur signification symbolique et leur vertu extatique, parce qu'ils ouvrent sur un univers de sens, et peut-être sur un monde parallèle peuplé de forces invisibles dont la captation augmente notre puissance, et intensifie notre présence au monde.

L'expérience chamanique

De ce point de vue, il existe donc une tradition du Wushu reliée à l'efficacité des symboles; un Wushu qui n'a presque rien d'une technique sportive, et tout des danses chamaniques au sujet desquelles Mircéa Eliade a pu écrire (au chapitre: «Symbolisme et Techniques Chamaniques en Chine» de son grand ouvrage sur *Le Chamanisme*): *En imitant la marche d'un animal ou en revêtant sa peau, on acquerrait un mode d'être surhumain. Il ne s'agissait pas d'une régression dans une «vie animalesque» pure: l'animal auquel on s'identifiait était déjà porteur d'une mythologie; il était, en fait, un Animal mythique, l'Ancêtre, ou le Démon.* En devenant cet animal



mythique, l'homme devenait quelque chose de beaucoup plus grandiose et bien plus puissant que lui-même. Il est permis de penser que cette projection dans un être mythique, centre à la fois de la vie et du renouvellement universel, provoquait l'expérience euphorique qui, avant d'aboutir à l'extase, révélait le sentiment de sa force et réalisait une communion avec la vie cosmique. Nous n'avons qu'à nous rappeler le rôle de modèles exemplaires tenus par certains animaux dans les techniques mystiques taoïstes, pour nous rendre compte de la richesse spirituelle de l'expérience chamanique qui hantait encore la mémoire des anciens Chinois. En oubliant les limites et les fausses mesures humaines, on retrouvait, à condition de savoir imiter convenablement les mœurs des animaux — leur pas, leur respiration, leurs cris, etc. — une nouvelle dimension de la vie: on retrouvait la spontanéité, la liberté, la «sym-pathie» avec tous les rythmes cosmiques et, partant, la béatitude et l'immortalité.

Il nous semble que, vus sous cet angle, les anciens rites chinois (...) laissent percer leurs valeurs mystiques et nous permettent de comprendre comment on pouvait obtenir l'extase aussi bien grâce à l'imitation chorégraphique d'un animal, que grâce à une danse qui mimait une ascension; dans un cas comme dans l'autre, l'âme «sortait d'elle-même» et s'envolait. ■

LE BA GUA ZHANG ET LE PAS DE YU

Sur les traces d'une danse chamanique

On sait que le génie de Dong Hai Chuan n'est pas d'avoir inventé ce pas circulaire qui caractérise le Ba Gua Zhang; il en a seulement montré l'efficacité martiale. Avant lui, il existait en Chine une tradition de marcheurs ou de danseurs qui pratiquaient la circumabulation. Les historiens s'entendent pour faire remonter ces exercices de déambulation circulaire à la fin du 3e millénaire avant J. C, très précisément à Yu le Grand, fondateur de la dynastie Xia (en -2223).

Dans ses *Danses et Légendes de la Chine Ancienne*, Marcel Granet écrit: *Yu marchait en traînant une jambe. N'était-il pas hémiparétique? N'avait-il pas par suite de ses durs travaux — et de son dévouement — le corps à demi consumé? Les sorcières, qui portent en elles un Dieu, sont émaciées et toutes courbées. On les qualifie de Wang, caractère qui contient un radical peignant les personnes épuisées, qui traînent la jambe. Les sorcières s'épuisent à force d'entrer en transe. Entrer en transe se dit: tiao shen, litt. «ballotter le Dieu». Cette expression décrit une espèce de dandinement sautillant. C'est la divinité qui imprime, comme à un pendule, ces mouvements étranges au corps du possédé. Yu le Grand était sautillant.* (PUF, p. 551)

Lors de mes différents stages à Pékin auprès de Liu Jing Ru, j'ai eu l'occasion de sentir une certaine résistance, voire une réticence quand j'essayais d'évoquer avec lui l'aspect magique ou chamanique du Ba Gua Zhang. Le célèbre Ge Hong dans son *Baopuzi*, au 4e siècle ap. J.C., ne parlait-il pas de moines pratiquant des exercices de marche circulaire, sortes de danses magiques qu'on répétait avant la traversée des forêts et qui servaient à se prémunir contre les bêtes sauvages? Mais le matérialisme dialectique est passé par la Chine et ces considérations magico-religieuses y sont parfois taboues, ou font sourire. Dans son ouvrage *Ba Gua Zhang* (Pékin, 1999), M^o Liu met d'ailleurs en garde contre les rêveries superstitieuses. Et pourtant.

La pratique quotidienne de ce pas a de quoi intriguer: le caractère régulier de cette déambulation autour d'un centre associé à son roulement rythmique et répétitif, à la fois moelleux et sautillant (référence à l'enfoncement du pied avant dans le sol et à la légère poussée du pied arrière, «comme le pas d'un coq»), tout cela a quelque chose d'hypnotique et crée, au fil des minutes, un état de conscience modifié, voisin de l'ivresse, favorable au relâchement de la volonté, aux prises de conscience, à l'élargissement du champ de la perception. Ailleurs, les Derviches Tourneurs, avec une technique un peu différente, semblent avoir eux aussi exploré les vertus psychotropes de la rotation rythmique. Pratiquerait-on le Ba Gua Zhang aussi assidûment s'il n'y avait dans sa gestuelle qu'une technique martiale — finalement limitée, comme toute technique — et s'il ne s'ouvrait comme une prière et un retour au Tout?

Les animaux emblématiques du Ba Gua Zhang semblent transmettre la mémoire d'une tradition chamanique fondée sur l'extase, la transe ou les états de possession. Si la formule *Long Xing, Hou Xiang, Hu Zuo, Ying Fan* qui est la devise consacrée du Ba Gua Zhang nous invite à *Prendre la forme du Dragon et l'apparence du Singe pour, stable comme un Tigre, tourner comme un Aigle*, c'est qu'elle vise à développer chez nous bien plus que des qualités gymniques, utiles à la santé, ou des qualités martiales. Pourquoi de telles images en effet, sinon pour favoriser, au cœur du même «ballotement» sans fin répété, la communion avec l'esprit de ces animaux et s'emparer de leur énergie (du Dieu qu'ils symbolisent, dirait M. Granet) ou se laisser posséder par elles, dans l'expérience d'une sorte de transe spiritualisée. S'il y a une dimension chamanique du Ba Gua Zhang, cela peut s'entendre stricto sensu, au sens où Mircéa Eliade, spécialiste du sujet, définit le chamanisme: une technique de l'extase, l'*ek-stase* désignant la «sortie» ou l'oubli de soi comme une condition qui permet aux énergies cosmiques, à la Pluie, au Vent et aux Dragons de prendre possession de nous.